

Bribes d'un carnet d'un vieil acteur trouvé au fond d'une malle

GÉRARD BAILHACHE

(....)

Il y a l'enfant.

Il y a les enfants.

Il y a l'enfance.

Il y a des enfances.

Il y a des textes sur l'enfance, innombrables.

Il n'y a pas de textes de l'enfance écrits par un enfant.

1. **L**es non-enfants, ou les plus-encore enfants, écrivent sur l'enfance. Ils la cherchent, ils lui donnent des mots, ils se donnent des mots, ils la parent de mots dans un mouvement d'appropriation, de découverte, et ils restent au bord, obstinément. Leurs mots n'en sont pas. Ils ne cessent de frôler, esquifs relancés vers ce pays si intime à chacun et si méconnu.
2. Les textes sur l'enfance sont à jamais exilés de l'enfance, offrant aux adultes des mots pour ce temps qui a commencé sans mots, à tout le moins sans mots prononcés, seulement avec des mots entendus. Les mots de la bouche naissent dans l'oreille.
3. Nul n'a le souvenir de cette survenue en lui de ces mots qui le tiennent à l'existence et lui font tenir à l'existence.

4. Un jour, une très vieille femme livra le secret de sa longue vie qui avait trait à son enfance très lointaine. Elle déposa ses mots en une oreille qu'elle avait choisie. Un quart d'heure après, elle mourrait subitement – « mais la mort est toujours subite, voyons » - ayant délivré son corps des mots qui l'encombraient, rejoignant ainsi l'enfant qu'elle était avant les mots. Ses derniers mots l'avaient remise dans l'espace sans les mots : enfance.
5. Écrire sur l'enfance, c'est toucher aux souvenirs et au bord de la mer, changeant plusieurs fois chaque jour. Sables mouvants, indiqués comme dangereux aux enfants qui découvrent la beauté et la violence du monde si humain. Sables mouvants de l'écriture qui reconstruit ce qui a été et que ne reconnaît pas celui qui lira.
6. Écrire sur l'enfance, c'est creuser un peu plus l'écart entre ce temps et aujourd'hui. Paradoxe éprouvé au fil des mots : ces lettres inscrites sur la page ou l'écran rapprochent *et* éloignent irrémédiablement.
7. Ce qui a eu lieu échappe à la mémoire et le regard amusé des contemporains de cette enfance mise en mots se traduit par une voix nette : « Non, ça ne s'est pas passé ainsi. » Stupeur : pourtant, ils y étaient ce jour-là. Oui, mais pas à la même place, et ils ont vu d'autres choses. Et comme les enfants de ce temps partagé n'ont pas laissé de mots, seuls les mots des adultes peuvent décrire le bord de mer qui fut celui des commencements.
8. La voix de l'enfance est une voix reconstituée, une création en écho à ce moment de création interne, de découvertes, de surprises, de peurs, d'effrois, de joies. Temps de condensation qui se dilate au fil des ans et qui, soudain, adresse comme un appel : *Qu'est-ce qui a eu lieu en ce temps-là ? Quelles naissances fut l'enfance ?*
9. Par les aléas de la mémoire, donc par son trou, l'écriture va de phrase en phrase et rencontre le trou. Le récit ne peut qu'être troué, l'enfance, temps béni, temps maudit, échappe. Elle reconduit alors qui écrit à ce geste qui chaque jour le fait se lever pour coucher les mots imprévus, lui rappelant qu'il est toujours enfant de l'écriture, et qu'écrire l'enfance, ou désirer l'écrire, c'est s'en remettre à un alphabet fini qui jamais ne circonscrit ce temps des commencements aux mots absents. C'est un pari, un beau pari, à la recherche de l'enfance perdue et retrouvée, vive, vivace, vivante, car inventée. L'enfance des mots.

Quelques pages plus loin

10. (...)

— Quelle voix était la mienne quand j'étais enfant ? demanda-t-il un jour d'hiver calme.

— Tu avais une voix douce, il semblait que tu craignais de faire vibrer les verres en cristal.

— Parfois, tu chuchotais puis t'emportais parce que quelqu'un avait dit une bêtise. Alors, tu grondais et tu avais des éclats de voix qui faisaient peur.

— Moi, je me souviens de tes chants dans la maison, tu chantonnais à tous moments, et même le jour où nous avons appris la mort de grand-mère, tu as poursuivi, et moi, j'étais horrifiée. Longtemps après, j'ai compris, ou cru comprendre, que tu nous disais : « Mais oui, elle aimait la chanson, elle aimait la musique, continuons en pensant à elle, et même sans penser à elle. » Mais je t'en ai voulu pendant très longtemps.

— Moi, je me souviens de tes gazouillis de bébé, tu prenais au vol les mots qui passaient dans ta chambre et tu les bouffais, oui, bouffais, et tu les ressortais en jubilant aux éclats, ils étaient comme une bouillie. Tu m'exaspérais, j'ai quasi fait un vœu pour que tu deviennes silencieux définitivement, et puis j'ai pris peur : imagine que je fusse exaucée, j'aurai eu l'air maline !

11. Ainsi, il avait eu ces voix, ces multiples colorations dont il n'a nul souvenir et qu'il découvre ahuri. Sa curiosité est largement satisfaite et elle déborde de réponses inouïes.
12. Lui, l'acteur à la voix si reconnaissable dès les premiers mots qu'il adressait au public, aurait pu être définitivement silencieux. Il était touché par ces paroles offertes en ce jour d'hiver : rendu encore un peu plus inconnu à lui-même par ces souvenirs, il allait repartir sans savoir de quoi son enfance avait été faite, sinon de sa voix aux échos si divers qui, littéralement, ne lui disaient rien.
13. Dans le train, il regardait les paysages de son enfance, comme il se disait, vus sous tous les cieux, et il ne les reconnaissait pas : de ses yeux, l'enfance s'était absentée et il fut saisi par leur beauté étrange. Pour la première fois, des larmes venaient devant tant d'efflorescence : il était là comme le petit enfant qui la première fois qu'il vit un cheval se mit à crier. Un si grand corps devant lui l'avait foudroyé de peur. Elle était là, cette peur oubliée, et il sentit qu'elle l'avait si longtemps habité au moment même où elle le laissait définitivement.
14. S'endormant après tant de surprises, il se dit qu'à l'enfance il était bon de ne pas trop toucher et combien les autres étaient précieux car ils venaient de lui donner ce qu'ils n'avaient pas. Peut-être, se dit-il juste avant de sombrer, est-ce l'amour ?
15. Au réveil, il eut une sensation très nouvelle : il avait vieilli-rajeuni, rajeuni-vieilli. Les voix de l'enfance avaient balayé les vieilles incertitudes et les certitudes récentes : il était bien né un jour aux mots et de cette naissance il faisait ses délices.

Quelques pages plus loin

(...)

16. Remontant le quai où le train s'était immobilisé, il repensait à ces derniers moments dans la maison de famille, définitivement fermée ce matin avec son départ, une fois tous les autres en allés vers leurs mondes. Il marchait lentement, retrouvant le sol de la grande ville et il sentit monter depuis ses pieds des mots qu'il avait oubliés depuis longtemps. Il les avait appris pour les offrir à de possibles auditeurs aimant la poésie. Un ancien acteur, sage comme un buveur d'eau disait-il de lui-même, lui avait appris quelques détails du métier, et notamment celui-ci : « La mémoire est dans les pieds ». Il n'avait pas compris cette sentence mais il avait peu à peu découvert sa justesse. C'est en marchant qu'il apprenait ses rôles puis qu'il les jouait ; un trou de mémoire était comblé par quelques pas. Les mots étaient dans les pieds.
17. Et là, maintenant, venaient à lui, en lui, d'où ? Peu importe, ces mots d'Hölderlin qu'il avait tant aimé faire découvrir :

Énigme c'est, le purement jailli. Même
Le chant, à peine ose-t-il la percer. Car
Tel tu commenças, tel tu vas demeurer,
Auront beau et beau faire nécessité
Et domestication, oui, ce qui le plus
Peut, c'est naissance,
Et le rayon lumineux qui
Sur le nouveau-né tombe. (...)¹

18. Ces mots avaient toujours eu pour lui la clarté de l'évidence, cette évidence d'avant toute compréhension. Et les entendre revenir après ce temps où s'étaient achevés les jours de l'enfance partagée qu'ils avaient découverts emplies d'inconnus était un choc aussi doux que violent. Son enfance qu'il avait longtemps crue déposée dans la maison maintenant définitivement quittée ne cessait de commencer. Il sourit à cette énigme, ses pieds le portant vers sa demeure et vers tous les autres mots des livres. Il rentra chez lui en murmurant les mots du poète de Tübingen, le fou comme on disait alors. Il entra dans la douleur de la naissance, éclairé par le rayon lumineux qu'il ignorait jusqu'à ce jour. Ces mots qu'il avait si souvent offerts prenaient en son corps des chemins inouïs : il naissait.

Sur la dernière page du dernier cahier, d'une écriture interrompue

19. Peut-être n'ai-je aimé que mon enfance tout au long de ces années. Non, pas vraiment, j'ai aussi aimé écouter les autres raconter leur enfance,

1 Hölderlin Friedrich, *Der Rhein*, traduction Bernard Pautrat, in *Hymnes et autres poèmes*, Rivages poche/Petite Bibliothèque, Paris, 2004, p. 113.

et que de fois nous avons eu du bonheur à nous entendre et à inventer d'improbables moments. Alors, les mots avaient une force décuplée, comme si nous retrouvions nos premiers balbutiements.

20. Balbutiements ? Je n'ai fait que cela, tout au long des années : balbutier, tenter de faire entendre aux autres leurs balbutiements en leur offrant les mots des poètes qui jamais ne concluent, nous tendent la main qui a écrit et nous remettent leurs mots surgis de l'enfance. Mon corps d'enfance est toujours là : il vibre à tout ce qui dans la vie ne cesse de jubiler.